



« L'artiste peut donner du sens, offrir une échappatoire face au monde saturé d'images qui sans cesse capture notre attention sur des produits marchands. »

Interview d'Emmanuel Louisgrand, Artiste Jardinier, créateur des jardins de l'îlot d'Amaranthes, dans le septième arrondissement de Lyon.

Propos recueillis 4 novembre 2005 par Catherine Panassier à l'occasion de la publication du gros plan sur « ville et jardins », agenda métropolitain, printemps 2006.

Dès 1993, votre diplôme de l'école des beaux-arts de Lyon en poche, vous vous êtes passionné pour la création à partir d'un travail sur le végétal. Cette volonté vous a amené à prendre comme atelier un jardin et à installer votre résidence d'artiste au cœur des jardins ouvriers de Saint-Étienne. Puis, progressivement, vous avez travaillé sur différents projets qui marient ville et campagne, design et paysages.

Qu'est-ce qui vous a conduit à vous engager sur cette voie de création ?

Je souhaitais travailler avec le végétal pour son caractère vivant, aléatoire, évolutif. L'idée de travailler en extérieur et de m'inscrire dans les cycles de vie propres au végétal m'attirait également. Au fur et à mesure de mes créations et de mon implication dans ce domaine du design et de l'environnement, mon travail a évolué vers une réflexion plus large sur l'espace public.

Comment vous êtes vous impliqué dans ce projet d'intervention sur ce délaissé urbain qu'était l'îlot Amaranthes, à l'angle des rues Sébastien Gryphe et Montesquieu dans le septième arrondissement ?

Je connais Eric Deboos et Laurent Lucas, directeur de la Galerie Tator depuis très longtemps. Nous étions aux beaux-arts ensemble, nous avons toujours gardé des relations et, comme galeristes, ils attendaient le moment opportun pour m'inviter à œuvrer. J'avais suivi l'excellent travail de la Galerie à travers l'opération Superflux. Cette dernière consiste à réunir, chaque année au moment des fêtes du huit décembre, de nombreux artistes d'horizons variés pour réaliser des créations lumineuses inédites dans une quarantaine de lieux du quartier de la Guillotière. En voulant produire un projet artistique sur l'îlot d'Amaranthes autour de l'idée de jardin, la Galerie a souhaité aller plus loin encore. En effet, elle n'avait pas eu jusqu'à ce jour d'expérience sous cette forme, du vivant et de la durée. Un projet artistique certes, mais sur un no man's land, l'îlot d'Amaranthes étant le titre que je lui ai donné par la suite. La galerie en me soutenant sur ce projet a étendu son champ d'action sur l'espace public, nous nous sommes naturellement trouvés. Le principe de questionner ce lieu par le biais de l'art, de lui redonner un statut, d'inviter les spectateurs, non pas au spectacle d'un « résultat » mais à l'organisation d'une évolution, de leur offrir une intervention du temps sur l'espace, de capter leur attention sur quelque chose de vivant, est une démarche personnelle déjà entamée, que je souhaitais alors poursuivre et partager en milieu urbain, dans l'hyper centre.

Le projet est né en 2003 et a évolué au cours des trois années qui ont suivi. D'une première phase de présentation d'une œuvre vivante dans un espace fermé à la construction d'espaces ouverts en concertation avec des habitants et des commerçants du quartier, la démarche s'est fortement modifiée. Qu'est ce qui a porté ces évolutions ?

L'aspect évolutif est le propre de ce type de projet et ce qui me motive. Nous ne sommes pas dans un cadre figé, mais dans l'idée de créer des rencontres, des échanges, de confronter des approches, des idées pour que l'intervention trouve pleinement du sens.

L'idée au départ était d'offrir une œuvre à regarder vivre. Ainsi, j'ai conçu une serre à base de tubulures métalliques massivement végétalisée : un écrin de verdure. Lorsque j'ai réalisé le projet, les premiers contacts ont eu lieu. Me voyant travailler, curieux, les passants s'arrêtaient, des échanges s'amorçaient. Ces derniers ont été développés à travers les vernissages que la galerie a régulièrement organisés à chaque moment important de l'évolution du projet. Des personnes sont venues m'aider puis sont devenues de vrais acteurs du projet. Mon souhait de rencontre a rejoint le désir d'habitants de partager un moment autour d'un projet de ce type, vivant et participatif. Ainsi, nous avons élaboré ensemble la deuxième phase du projet, avec, dans un premier temps, la création de parcelles « privatives » qui sont très vite redevenues collectives. Nous avons déchargé 180 tonnes de terre végétale criblée ! La troisième phase a consisté à planter des arbres, des robiniers, sur un espace minéral complètement ouvert et traversant et à installer du mobilier urbain adapté au site et aux usages. Les douze fosses d'arbres ont nécessité l'enlèvement de 101 tonnes de mauvaise terre et le remplacement par 86 tonnes de terre végétale. Nous avons travaillé sur les couleurs et les essences. Du mois de mai à la fin du mois de juillet, nous nous réunissons chaque semaine pour organiser l'entretien du jardin et échanger sur le devenir du projet. À l'avenir, l'idéal serait de trouver une composition, un fonctionnement, une réglementation pour arriver à doter l'espace d'une identité propre connue et reconnue. Mon objectif est de conforter l'aspect artistique du site tout en intégrant des éléments à vivre, des jeux par exemple...

S'associer à une Galerie d'Art pour intervenir sur un espace public, en partenariat avec des habitants et des commerçants du quartier, dans le cadre d'un projet porté temporairement par la politique de la ville, n'est pas une démarche ordinaire ni facile.

C'est vrai. Avec Christelle Morel, chef de projet de cette opération pour la galerie, nous avons l'impression d'agir sans référence et d'innover tant au niveau du cadre que de la démarche. La remise en cause est permanente. Nous rencontrons régulièrement les élus lors de réunions de travail organisées par l'équipe DSU (Développement Social Urbain ; Politique de la ville). Ces réunions permettent de décider de la progression du projet en fonction de ses évolutions. Il faut intégrer le fait que nous travaillons avec un « feu vert », une sorte de carte blanche accordée sur références, et non pas dans le cadre d'une commande publique avec un cahier des charges détaillé. En ce sens, nous progressons avec les élus dans une nouvelle forme de gestion de l'espace public et, si cette démarche peut parfois être inconfortable, elle n'en demeure pas moins intéressante et riche d'enseignements.

Qui assure l'entretien de l'îlot ?

L'îlot est constitué de trois espaces. La galerie est, par convention avec le Grand Lyon (propriétaire du terrain), gestionnaire des deux premiers espaces, la serre et les jardins. Le troisième, l'espace planté et complètement ouvert, est géré par la Direction des espaces verts de la ville de Lyon. Nous avons un correspondant au sein de la mairie du septième avec qui nous travaillons en étroite collaboration.

Comment le projet a-t-il été financé ?

Le projet a été présenté dans le cadre de la politique de la ville, ce qui suppose un multi financement sur trois ans. Ainsi, la Ville de Lyon, la DRAC (FIV), la DDE et la Région Rhône-Alpes nous ont apporté pour la réalisation totale du projet, 15000€ en 2003, 25000€ en 2004 et 31000€ en 2005. Pour l'année 2006, nous recherchons de nouveaux financements.

Aujourd'hui, l'îlot est un lieu d'animation que diverses associations ou structures du quartier se sont approprié. Que s'y passe-t-il exactement ?

Le jardin accueille des artistes pour des installations lumineuses dans le cadre de l'opération Superflux. Mais, il est également utilisé pour d'autres manifestations à l'exemple du grand bal du 14 juillet organisé par l'association de la rue des Asperges, de la fête de la boulangerie du Prado, de soirées dégustation du caviste «le verre coquin », les soirées «clavecin-merguez » de la galerie Tator...

Ainsi l'îlot est-il devenu non seulement un lieu de spectacle vivant et de jardinage, mais aussi un véritable lieu d'animation où le quartier convie la ville à partager un moment d'émotion autour d'œuvres d'art ou se retrouve pour partager un moment festif.

Pensez-vous avoir contribué à l'amélioration de la vie quotidienne du quartier ?

La dynamique autour de ce projet comme l'apport du végétal au cœur de ce quartier particulièrement dense, a probablement contribué à améliorer, à son niveau, la vie quotidienne des habitants de ce quartier. C'est en tout cas l'objectif que nous avons poursuivi. Je suis convaincu que l'artiste a un rôle à jouer au niveau social. Il peut donner du sens, offrir une échappatoire face au monde saturé d'images qui sans cesse capture notre attention sur des produits marchands. À travers ce projet, notre volonté était de capter le spectateur, le passant sur quelque chose de vivant.